

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Les réceptions du 2 janvier ont été très brillantes aux Tuileries, et rien n'égalait la richesse et la magnificence des toilettes de cour qui se sont produites à cette solennité. Le manteau de cérémonie, qu'à regret nous avons vu disparaître de la cour de France, car il complète, selon nous, les splendeurs des réceptions royales et impériales, s'y montrait de nouveau dans toute son élégance et sa distinction aristocratiques. C'était merveille de voir la grâce et l'aisance déployée par les dames de la cour, dans ce costume oublié et même inconnu de la plupart d'entre elles, puisqu'il avait cessé d'être porté depuis le règne de Charles X.

Parmi les plus remarquables de ces manteaux, nous en citerons plusieurs que nous avons vus quelques jours auparavant dans les salons de *Gagelin* et qui lui avaient été commandés par son aristocratique clientèle.

C'était d'abord un manteau de cour en moire antique bleue, garni d'un haut volant en pareil, terminé par un effet plume à volant, surmonté d'un agrément en velours et chenille mélangés d'un effilé ravissant, était relevé en draperie de distance en distance par des nœuds velours et chenille, rappelant l'agrément posé à la tête.

La robe était garnie de trois volants assortis à celui du manteau ; le corsage décolleté était orné de doubles pattes enrichies d'angleterre qui dépassaient le corsage et venaient retomber sur le manteau et la jupe : les manches, très courtes, étaient également enrichies d'angleterre. Pour coiffure, une belle barbe en point d'Angleterre accompagné de plumes et de fleurs en diamant. Cette toilette était d'un aspect merveilleux. Un haut volant garnissant le tour du manteau et destiné à lui donner du soutien en l'étoffant, est une heureuse innovation imaginée par *Gagelin* et exécutée avec le goût parfait qui distingue toutes les créations de cette maison.

Un autre manteau de cour, destiné à une personne très brune, était en velours plain, nuancé mais, entouré d'une riche guirlande brodée au passé ton sur ton, et garni tout à l'entour d'un volant d'Alençon. La robe, en taffetas mais, était brodée et garnie d'alençon comme le manteau. La coiffure se composait de plumes et d'une barbe en point d'Alençon attachée par des agrafes en brillants.

Nous réservons pour la fin la description d'un délicieux manteau dont l'étoffe avait été copiée sur un tissu lamé ayant appartenu à la grande Dauphine. *Gagelin* avait fait faire à Lyon un *fac-simile* d'une fidélité parfaite. Ce manteau était blanc lamé argent, et garni tout à l'entour de deux rouleaux de légers marabouts espacés, entre lesquels fleurissaient de distance en distance de légères touffes de roses à cœur de diamant. La robe en étoffe pareille, mais lamée or, avait la jupe ornée, sur un devant en tablier, de rouleaux de marabouts et de touffes de roses rappelant l'ornement du manteau. Le corsage était décoré de la même manière, mais il était mélangé de dentelle d'argent. La coiffure était formée d'une barbe en dentelle d'argent, fixée de chaque côté par des touffes de marabouts égayées de roses et rattachées par des fuchsias en diamant. On ne saurait imaginer rien de plus riche et en même temps de plus frais, de plus jeune et de plus gracieux que cette toilette exécutée par *Gagelin* avec un goût exquis; aussi a-t-elle été admirée aux Tuileries.

En fait de mode proprement dite, nous sommes aujourd'hui à court; car à Paris les étrennes se continuent dans les premiers jours de janvier, et les magasins ont conservé cet air de fête que leur a donné le jour de l'an.

Parmi les nombreuses toilettes que nous avons remarquées ces jours derniers, nous avons constaté la prédominance du manteau collet, soit en *ouatine*, ornée seulement de pattes, soit en velours richement brodé et garni de hautes dentelles. Quoique la fourrure soit très en vogue cet hiver, la douceur de la température avait fait presque abandonner les manteaux fourrés. Beaucoup de femmes les avaient remplacés par un cachemire de l'Inde, semblable à ceux que nous avons admirés dans la magnifique collection du *Persan*.

Le velours plain et la brocatelle sont de plus en plus en faveur pour toilette de ville. Citons encore la moire ordinaire, qui semble vouloir détrôner la moire antique. On a fait cet hiver des lainages charmants pour le matin.

Bien que nous entrions dans la saison des bals, comme les fêtes seules font naître les nouveautés, ce n'est qu'au fur et à mesure qu'elles paraîtront que nous pourrons vous les décrire.

Pour toilette légère, nous signalerons, comme appelées à une grande faveur, les gazes veloutées avec disposition formée en relief dans l'étoffe, les gazes cannelées avec volants à dispositions losanges en gaze frisée. Nous en avons remarqué de délicieuses chez *Gagelin*.

On portera toujours beaucoup de taffetas, la plupart enrichis de volants de dentelles reposant sur un bouillonné de tulle illusion, ce qui leur donne du soutien.

La vogue est toujours aux corsages ornés soit de berthes soit de bretelles, et même de doubles bretelles. Quelques-unes sont en fleurs, qui se reproduisent souvent en traînes sur la jupe.

Nous en avons vu de ravissantes chez madame *Sophie Perrot*, et puisque nous voilà chez cette célèbre fleuriste, mentionnons ses roses de toutes nuances, qui sont d'une perfection inimitable; ses délicieuses coiffures en fleurs mélangées de feuillages aux tons riches et pourprés; ses fruits en velours ou en gaze; enfin, les plus gracieuses créations que l'art de la fleuriste puisse imaginer.

Madame *Perrot* a presque entièrement abandonné l'or pour les coiffures. Souvent elle les mélange de rubans de l'effet le plus gracieux.

Violard a vendu beaucoup de dentelles pour les réceptions des Tuileries, et en effet où trouver autre part ces magnifiques dentelles d'or ou d'argent, destinées à orner les manteaux de cour, et ces magnifiques points d'Alençon d'une richesse de dessins inouïe et d'un travail merveilleux?

Avant de parler des coiffures, décrivons une sortie de bal que nous avons remarquée dans les salons de *Gagelin* et que nous avons revue aux Italiens à la première représentation d'*Il Trovatore*, portée par une jeune et charmante femme brune, marquée au type espagnol. Cette sortie de bal, en gros d'Écosse noir, avait la forme d'un manteau collet, orné de deux hauts volants de guipure surmontés d'une résille en chenille ponceau terminée par une frange en chenille, dont les bouts venaient flotter sur la dentelle; cet ornement couvrait presque entièrement le corps du manteau. Une résille semblable garnissait le tour du cou. Mais ce qui prêtait un grand cachet de nouveauté à cette sortie de bal, c'était le capuchon tout en guipure et orné de deux larges rubans de velours ponceau, disposés de manière à former coiffure derrière. Les bouts de ces rubans, qui revenaient devant former brides, étaient terminés par un gland en chenille. Cette sortie de bal se fermait par deux glands en chenille. Rien de plus élégant, de plus nouveau, que ce charmant capuchon coiffure, innovation aussi gracieuse que de bon goût, comme toutes les créations de *Gagelin*.

Un fait fort singulier dans les modes, c'est l'époque du départ des voyageurs pour les chapeaux de paille. Ce départ s'effectue souvent

en octobre pour les modes de l'été suivant. Comment s'y prennent les fabricants pour devancer la mode de sept et huit mois ? Cela nous semble tout au moins une grande témérité, et ceux qui ne veulent agir qu'à coup sûr doivent y mettre moins de hâte. Quoi qu'il en soit, nous avons visité les échantillons qui se préparent dans les meilleures maisons, et nous avons admiré le goût qui préside aux modèles de *Delvaux*. Là, point de ces cocardes en rubans, point de ces mélanges de perles ou de verroterie dont la bizarrerie donne aux chapeaux un caractère d'excentricité qui peut plaire dans le nouveau-monde, mais qui assurément ne saurait distinguer la coiffure d'une élégante de celui-ci. Les chapeaux de *Delvaux* sont simples ; leurs formes coquettes sont inspirées par les meilleures modes de Paris.

On portera cette année beaucoup de pailles belges, de Staja, de Cobourg, mais peu de chapeaux à falbalas. Les formes seront petites, bien seyantes au visage ; les fonds élégants et bien renversés ; en un mot, les créations de *Delvaux* offrent un gracieux assemblage de choses délicates et simples, et nous pouvons prédire à nos lectrices qu'elles auront rarement vu de plus jolis modèles.

Nous n'avons rien remarqué de nouveau en fait de mode dans les salons de mesdemoiselles *Alphonsine* et *Ernestine*. Ces habiles artistes ont été très occupées ces jours derniers par les coiffures de cour. Leurs petits bonnets coiffures pour soirée ou pour dîner sont très petits, posés fort en arrière de la tête, peu chargés d'ornements, souvent formant comme un léger chaperon en tulle illusion, capitonnés de mignonnes fleurettes. Presque toutes les coiffures continuent à affecter la forme cache-peigne, fréquemment accompagnée de traînes de fleurs. Pour les personnes sérieuses, ces coiffures cache-peigne sont escortées de chaque côté des joues par des touffes ou des grappes de fleurs mélangées de rubans façonnés en lames.

Rien de nouveau en fait de lingerie, sinon que les *cols brochés* sont de plus en plus en faveur. Au reste, nos lectrices, en jetant un coup d'œil sur notre planche de lingerie, y trouveront plusieurs gracieux modèles que nous avons fait dessiner chez mademoiselle *Anna Loth*, où l'on est toujours assuré de rencontrer de nouvelles créations, qui se distinguent autant par l'élégance de la forme que par la richesse des broderies et des dentelles.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 418.

TOILETTE DE GRANDE SOIRÉE. — Coiffure à pointe, en velours, perles, plumes et dentelles. (Modèle de la maison *Alexandrine*.)

Cette coiffure se compose d'un fond en calimaçon, formé par des bandelettes de velours, retenues par des entre-deux en dentelle d'argent. Ce fond renferme le nœud de cheveux qui se place très bas et peu saillant derrière la tête. Trois dents en velours s'avancent, l'une sur le milieu et les deux autres sur les côtés de la tête. Sur les parties en velours sont cousus des rangs de perles. De droite et de gauche partent deux plumes roulées, qui viennent couchées sur les côtés se rejeter en arrière. Deux petites *barbes* en dentelle retombent sur le col.

Robe en taffetas, garnie de dentelle blanche et d'effilés en plume blanche avec *tête* en perles.

Corsage basquine, en tulle, orné de ruches en tulle et d'effilés avec perles.

Le corsage est *demi-décolleté*, se joignant à la taille et se continuant en basques formant la pointe devant.

Le bord du corsage se maintient sous un rang de perles.

La basque se termine par un effilé de plumes de 12 à 15 centimètres.

Les manches en tulle forment pagode pointue en rapport avec la forme de la basque.

Corsage et manches sont couverts par des ruches de tulle, posées en travers à distances égales de 5 à 7 centimètres (selon la taille). Sous chaque ruche est un effilé de plumes *frimatées* partant d'un cordon de perles.

La robe en taffetas est à corsage plat très décolleté.

La jupe est garnie de quatre volants, qui *prennent* à partir de la taille. Sur chacun de ces volants se trouvent alternativement un volant recouvert de dentelle et un recouvert par une *grille* de perles haute de 6 centimètres, terminée par un effilé en plume *frimatée* de 48 centimètres.

TOILETTE PARÉE, avec *sortie de bal*.

Robe en soie blanche, avec bandes en peluche de couleur tissées dans l'étoffe.

Le corsage est décolleté carrément et bordé d'une bande en peluche. Deux bandes semblables forment *bretelles* et viennent se rapprocher à la taille derrière comme devant. Sous

ces bretelles sont posées des dentelles noires formant garniture.

Des nœuds en peluche et en dentelle noire garnissent le milieu entre les bretelles, devant seulement.

A partir de la taille, sur une hauteur de 25 centimètres, la jupe est unie ; puis commencent les rayures en peluche, entre chacune desquelles est placé un *entre-deux* en dentelle noire à plat sur la robe.

Les rayures de peluche sont graduellement plus hautes vers le bas de la jupe.

Sortie de bal, en velours grec blanc, garnie de peluche de couleur et de dentelle noire.

Ce vêtement est taillé dans le genre dit *talma*,

c'est-à-dire juste aux épaules et ample dans le bas, avec échancrures pour la partie qui forme *manche*.

Une dentelle noire formant comme une immense pèlerine, à pans devant et ronde derrière, retombe sur tout le vêtement, cousue à l'encolure seulement, avec un nœud en satin rose en haut.

Une ruche tout étroite en satin rose borde l'encolure et suit tous les bords de la dentelle.

Cette pèlerine de dentelle se relève à volonté et forme ainsi une sorte de capuchon mantille.

On peut faire cette pèlerine avec un fond pris à la *pièce*, garni d'un bord en dentelle rapportée.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. *Chapeau* tendu en velours bleu, orné d'un double volant de blonde qui forme ornement d'un côté ; de l'autre on place deux belles plumes ; la calotte est bordée d'un biais terminé par un nœud placé sur le côté qui retombe sur le bavolet. Dessous, volubilis mélangés de blonde.

N° 2. *Chapeau* tendu en velours ponceau à passe claire ; du pied de la calotte part un apprêt en velours garni de blonde formant volant qui vient retomber sur la passe et tourne derrière pour former le bavolet. Ce chapeau est orné de raisins, fruits et feuillages en velours ponceau. Dessous, blonde et boutons de rose.

N° 3. *Corsage* à bretelles en mousseline brodée garni de dentelle ; le plastron est formé

d'*entre-deux* brodés et en dentelle, encadrés d'un bouillonné dans lequel on passe un ruban. Les bretelles forment *jockey* sur les manches, qui se terminent par trois volants ornés de flots de rubans à la Louis XIII.

N° 4. *Berthe à basques* en point d'Angleterre, pour toilette de diner ou de spectacle.

N° 5. *Col broché* en mousseline brodée garni de dentelle.

N° 6. *Col broché* à coins carrés, formé d'*entre-deux* brodés et en valenciennes alternés. Bordé d'une valenciennes.

N° 7. *Manche duchesse* garnie de guipure.

N° 8. *Manche bouillonnée* ornée de pattes bordées de dentelles.

PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

I.

Il y a quelque part, près du jardin du Luxembourg, dans la rue de l'Ouest, une maison dont j'ai oublié le numéro, mais vers laquelle j'irais les yeux fermés, bien que je n'en aie pas visité le seuil depuis dix ans ; son aspect, sa physionomie particulière sont encore aussi présents à mes souvenirs que le jour où j'y allai pour la dernière fois. Elle se com-

pose de deux corps de logis séparés par une cour ; les bâtiments n'ont que deux étages, chose infiniment rare dans notre Paris où les hommes s'empilent les uns sur les autres comme marchandise de médiocre valeur, et ces deux étages ont pour croisées des baies immenses fermées par de grandes verrières, ce qui doit permettre à la lumière du jour de pénétrer à grands flots dans les pièces qu'elles éclairent, autre rareté qui trahit au regard le



L'annonceur n° 171 de la Saison, 22 Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Modelos de Singerie de M^{lle} Anna Sotti. Chapeaux de la Saison de M^{lle} Morain.



mon
bien
et
On
c'est-à-d
surface;
pipe, on
fond, tou
même pré
de prétext
tout l'amb
Au temps
ne était pres
gus, donc all
visins, et plu
supérieure des
ries des chefs-
œuvre n'est p
même lorsqu'on
mis peut-on se
l'état, des destin
on que pensait un s
de cette roche véné
rière, était un être
concrète, un artiste
qui rien n'aurait p
qui peu travaillait be
mais aux parties de p
de ses confrères : bref
et l'on avait lui par
servent malade qu'il
dans ses absences incli
On se l'appelait ja
Balthus, » et il était co
tout le quartier qui parta
compte, l'opinion des qu
lui Pléiades de la rue de
elle autorité, qui eût été
nécessaires intellectuelles
lées ? »
« Ce pauvre Balthus »
qui pour devenir un peintre
de s'établir aux bas
l'air ses entraînements
cette culture, de porter
des tables couvertes, de se con
tous pots bariolés, de faire
rire et de parler argot. L
après notamment que tout

moins exercé une destination particulière et bien précise, celle d'ateliers pour les peintres et les sculpteurs.

On vivait un peu en frères dans cette ruche, c'est-à-dire en assez bonne intelligence à la surface; on se tutoyait, on fumait à la même pipe, on courait les mêmes amours, mais au fond, tous les habitants du logis exerçant la même profession, il naissait chaque jour assez de prétextes d'envie pour qu'on se détestât toute l'année.

Au temps où remonte cette histoire, la colonie était presque entièrement peuplée de jeunes gens; donc elle était bruyante, hargneuse aux voisins, et plus occupée de régénérer l'insipide répertoire des charges d'atelier que de procurer des chefs-d'œuvre. Enfanter des chefs-d'œuvre n'est pas le fait de tout le monde, même lorsqu'on n'a que vingt ans, mais au moins peut-on se préparer, par le travail et l'étude, des destinées utiles et sérieuses. C'est ce que pensait un seul parmi tous les habitants de cette ruche vouée aux frelons; celui-là, à la vérité, était un être si bizarre, un si mauvais camarade, un artiste d'une trempe si singulière, que rien n'étonnait plus venant de lui. Il sortait peu, travaillait beaucoup, ne se mêlait jamais aux parties de plaisir, ni aux folles joies de ses confrères; bref, c'était un excentrique, et l'on avait fini par le considérer comme un cerveau malade qu'il ne fallait pas contrarier dans ses absurdes inclinations.

On ne l'appelait jamais que « ce pauvre Matthieu, » et il était connu sous ce nom dans tout le quartier qui partageait, hélas! sur son compte, l'opinion des quinze Raphaëls et des huit Phidias de la rue de l'Ouest. Devant pareille autorité, qui eût osé mettre en doute les infirmités intellectuelles du « pauvre Matthieu? »

« Ce pauvre Matthieu » s'était donc imaginé que pour devenir un peintre il ne suffisait pas de s'abandonner aux hasards de la palette, d'obéir aux entraînements inféconds d'une facilité traîtresse, de porter des cheveux longs, des habits courts, de se coiffer d'un chapeau à longs poils hérissés, de faire des tours d'équilibre et de parler argot. Dans son ardeur il croyait naïvement que tout cela pouvait être

utile en son temps, mais qu'il fallait, avant de prendre ces grands airs et ces belles façons, étudier quelque peu les maîtres anciens, se familiariser avec les maîtres modernes, apprendre des uns et des autres tous les secrets de l'art, interroger souvent la nature, s'élever l'intelligence et le cœur par la lecture assidue de l'histoire et des poètes, se faire d'un travail soutenu un besoin, d'un labeur studieux une nécessité de la vie, s'habituer enfin à respecter les règles, au lieu de les nier pour s'épargner la peine de s'y soumettre. Le chapeau hérissé, les habits courts et les cheveux longs pouvaient venir ensuite, mais seulement à titre d'accessoires et comme complément de l'éducation. En attendant, il se coiffait comme tout le monde, s'habillait comme un petit commis de ministère, ou comme un clerc d'avoué, restait presque toujours enfermé chez lui, rivé à ses livres ou à son chevalet, et ne sortait guère que le dimanche et le soir, quand venait le printemps, pour aller entendre de loin, sur le boulevard du Montparnasse, l'orchestre des bals champêtres. Il aimait la musique, ce jeune homme, et ne gagnant pas encore assez d'argent pour se faire un des habitués de l'Opéra et du Conservatoire, il bornait ses jouissances aux échos affaiblis des polkas et des valses. Trois fois par semaine, lorsque la Chaumière ouvrait aux étourdis des écoles ses jardins hospitaliers, il allait s'asseoir dans le voisinage, sur un banc ou sur le revers d'un fossé, et là, le genou ou le front dans ses mains, il rêvait, il avait des extases, des aspirations, des souvenirs, peut-être des espérances, espérances de gloire sans doute, car pour celles du cœur le pauvre Matthieu savait bien qu'elles ne devaient pas germer pour lui. Il était laid, ses camarades le lui disaient tous les jours, et, ce qui était le plus cruel, les maîtresses de ses camarades le lui répétaient sans cesse. Il s'y était fait à la longue et s'était résigné à son sort, non sans que son jeune cœur ne se révoltât quelquefois, non qu'il n'entendit parfois murmurer dans son âme ces voix harmonieuses des belles années, ces douces chansons qui invitent à aimer; la vie pour lui devait se borner au travail et à la rêverie. Qui donc l'eût aimé, lui qui était orphelin, lui qui n'avait pas connu son père, et

dont la mère était morte en lui donnant le jour ?

Il avait cependant trouvé un ami, un protecteur, un homme qui avait pris soin de son enfance et l'avait envoyé à l'école, qui lui avait fait enseigner les premiers principes de l'art. Mais quel homme étrange que ce protecteur, quel sombre et taciturne personnage que cet ami ! C'était un des premiers magistrats d'une cour d'appel des départements, amateur éclairé des arts, riche, disait-on, savant érudit même, d'un esprit profondément observateur, d'un jugement sûr et droit, mais d'une sévérité excessive, d'une humeur assez désagréable, et d'une taciturnité devenue proverbiale. Dans la ville où il présidait on l'accusait de sécheresse d'âme, presque de cruauté, et on lui donnait la qualification d'original. Comment cet homme, à qui l'on n'avait connu ni une faiblesse de cœur, ni une affection, s'était-il pris d'une belle amitié pour « le pauvre Matthieu, » c'est ce que personne n'expliquait d'une manière bien catégorique. Nous ne répéterons pas tous les bruits qui couraient à ce sujet, nous raconterons seulement l'entretien presque monosyllabique qui eut lieu entre le protecteur et le protégé, lorsque celui-ci eut atteint l'âge de vingt ans.

Le magistrat fit venir le jeune Matthieu, et lui dit :

— Vous avez vingt ans ?

— Oui, monsieur le président, répondit Matthieu en tremblant, car il était toujours fort intimidé quand il se trouvait en face du grave personnage.

— A vingt ans, vous devriez être soldat.

— Monsieur le président n'a pas voulu me le permettre.

— J'ai eu tort ; vous ne serez jamais qu'un barbouilleur.

Le jeune homme baissa la tête avec humilité.

— Quel jour est-il ?

— Mercredi.

— Le quantième du mois ?

— Dix octobre.

— Faites votre paquet.

— Pour aller m'engager ? hasarda le jeune artiste avec un élan qui pouvait passer pour de la joie.

— Non.

— Est-ce pour aller loin, monsieur le président ?

— Oui.

— Faut-il que je prenne tout ce qui m'appartient, ou seulement des effets pour quelques jours ?

— Tout.

— Je ne reviendrai donc plus !

— Non.

Le jeune homme, interdit, attendait quelque explication nouvelle ; mais comme elle ne venait pas, et qu'il avait peur d'interroger encore, il tourna sur ses talons et se dirigea lentement vers la porte qu'il allait franchir quand un mot l'arrêta.

— Matthieu !

— Me voici, monsieur le président.

Le magistrat tira de son gousset une énorme montre à breloques.

— Vingt minutes pour vous préparer.

Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées que le jeune homme entra dans le cabinet du magistrat tenant à la main une petite valise où se trouvait toute sa garde-robe et toute sa fortune. Le président était déjà en costume de voyage, et la voiture était attelée dans la cour ; il tira de nouveau sa montre, et satisfait de la ponctualité de son protégé :

— Bien, dit-il.

Et ce fut le seul mot qu'il prononça avant d'arriver à Paris ; on avait passé une demi-heure en voiture et quatre heures en chemin de fer.

Il n'en prononça pas beaucoup plus pendant les trois jours qu'il passa à Paris avec son protégé, et à peine eut-il installé le jeune artiste dans l'atelier où nous le trouvons, rue de l'Ouest, qu'il prit congé de lui après l'avoir recommandé toutefois à un membre de l'Institut qu'il connaissait.

— Que sait votre protégé ? avait demandé l'académicien.

— Rien, avait répondu laconiquement le magistrat.

— Mais alors que puis-je lui apprendre ?

— Tout.

Et sur ce mot, flatteur assurément, il disparut en ordonnant du geste à son protégé de

102

ne pas le
nant arri
avait
— Ba
avec bon
mais je t
m'a dit
vos étou
conseils
Le p
uestion
bon co
devo
qu'il
fend
qu
sém
venit
pour de
admis à
il a av
se press
émouss
mais l'é
avait cou
gard, un
l'intimid
trembler
vers lui
contamé
de tendre
côté de
cette sé
quelqu
l'assai-é
que le bon
rance tou
sont pas
Lorsqu
son qu'il al
me lettre
Matthieu re
cœur batti
C'est à qui
mière fois d
à qui il av
serez et pr
descendre de
de notre art

103

ne pas le suivre. L'académicien sourit, et prenant amicalement la main du jeune homme qui avait bonne envie de pleurer :

— Rassurez-vous, mon jeune ami, lui dit-il avec bonté, vous avez un singulier protecteur, mais je ne crois guère que la moitié de ce qu'il m'a dit. Venez me voir avec quelques-unes de vos études et nous aviserons à vous donner des conseils, dont, j'en suis sûr, vous profiterez.

Le pauvre Matthieu balbutia quelques remerciements et se retira tout confus d'un si bon accueil. En retournant à la chambrette qui devait lui servir d'habitation pendant les heures qu'il ne passait pas à l'atelier, il ne pouvait défendre son âme contre un sentiment de tristesse qui l'envahissait. Le seul homme qui lui eût témoigné quelque intérêt depuis sa naissance venait de se séparer de lui pour longtemps, pour toujours peut-être, et il n'avait pu être admis à lui témoigner même sa reconnaissance ; il n'avait pu lui dire une seule des pensées qui se pressaient dans son esprit, une seule des émotions qui troublaient son cœur. Certes, jamais l'étrange protecteur que la Providence lui avait donné n'avait eu pour lui un doux regard, une bonne parole ; son aspect sévère l'intimidait, sa voix sèche et dure le faisait trembler, et malgré cela il se sentait attiré vers lui par une force invisible, il s'était accoutumé à concentrer sur lui tout ce qu'il avait de tendresse en son âme, et il ne lui eût point coûté de donner sa vie pour la sienne. Aussi cette séparation qu'il avait peut-être désirée quelquefois lorsqu'il ne pouvait pas la prévoir, laissait-elle en son cœur un vide douloureux que le bon accueil de l'académicien et l'espérance toujours souriante à la jeunesse ne suffisaient pas à remplir.

Lorsqu'il posa le pied sur le seuil de la maison qu'il allait habiter, le concierge lui remit une lettre, et dans l'écriture de la suscription Matthieu reconnut celle de son protecteur. Le cœur battait bien fort au pauvre jeune homme. Celui à qui il devait tout daignait pour la première fois de sa vie correspondre avec lui, celui à qui il avait voué un culte de respect, d'obéissance et presque d'amour filial, voulait bien descendre des hauteurs idéales où l'imagination de notre artiste l'avait élevé pour engager avec

lui quelque chose de plus sérieux qu'une conversation, quelque chose de plus directement actif qu'un entretien. Quand on se voit chaque jour, il est naturel qu'on se parle ; mais se donner la peine de prendre une plume et de barbouiller quelques pages de papier, c'est une affaire qui impose toujours un certain dérangement et suppose un acte ferme et précis de la volonté, et dans l'esprit de Matthieu, pour que son protecteur lui eût donné cette preuve d'attention, il fallait qu'il eût exercé une violente pression sur lui-même. La marque d'estime n'avait que plus de prix à ses yeux, et tout en caressant le cachet qu'il n'osait briser, il se voyait déjà, le pauvre jeune homme, grandi de cent coudées. Par malheur, il avait oublié en ce moment le laconisme habituel de son protecteur. Le cachet fut brisé, l'enveloppe tomba et il ne resta dans les doigts de Matthieu que deux billets de banque de mille francs, soigneusement enveloppés dans un morceau de papier blanc. Pas une ligne, pas une syllabe. Matthieu laissa échapper le papier-monnaie, ses deux bras s'allongèrent contre son corps, sa tête s'affaissa sur son buste et une larme ruissela sur ses joues. De l'argent, rien que de l'argent ! Quelle sécheresse, quelle cruauté ! Tout ce qu'il y avait de noble et de délicat dans l'âme du jeune homme s'indignait et se révoltait. Il en voulait à cet homme sans cœur de l'émotion qu'il avait un moment ressentie, de l'espérance qu'il avait pu concevoir, et surtout de l'argent que l'enveloppe contenait. Cet argent, son protecteur ne pouvait-il pas une heure plus tôt le lui remettre en main propre, au lieu de le lui envoyer ainsi froidement, d'une manière presque blessante ? Certes, si le magistrat, tout président qu'il fût et tout généreux qu'il se fût montré toujours envers le jeune artiste, se fût trouvé là, il est probable que l'artiste eût relevé devant lui son front humilié et lui eût rendu ces chiffons de papier dont tant d'autres en pareil cas se seraient montrés uniquement jaloux. Qui sait même si cette pensée ne traversa pas le cerveau du jeune homme lorsqu'au lieu de mettre ses billets en lieu sûr il les plaça dans son portefeuille, reprit son chapeau et sortit ?

Ses pas se dirigèrent vers l'hôtel où M. X...

venait de le quitter et de se faire conduire au chemin de fer. Force fut donc à Matthieu de rengainer son indignation et de garder ses billets de banque. Ceux-ci d'ailleurs lui devinrent bientôt fort utiles, bien que, contrairement à tous les us et coutumes de l'art, Matthieu se montrât aussi économe que reconnaissant. Toutefois, dans sa première lettre au magistrat, la délicatesse du jeune artiste crut devoir se manifester, et il protesta, avec tous les respects et toutes les réserves imaginables, de son désintéressement et de sa reconnaissance, ajoutant qu'il espérait bientôt ne plus être une charge pour son protecteur, mais au contraire une occasion de satisfaction et d'orgueil. La lettre était assez bien tournée du reste, et elle avait, ce qui vaut mieux que le meilleur des styles, cet accent intime et profond qui vient du cœur pour aller au cœur, charme infini qui fait la grâce des poètes et la force des amoureux.

A cette lettre, M. X... répondit, fidèle à ses habitudes laconiques, les lignes suivantes :

« Vous écrivez des sottises, tâchez de ne pas en faire. Occupez-vous de vos études et n'ayez pas souci d'où l'argent vous vient, pourvu qu'il vous vienne. »

Ces brèves paroles n'étaient peut-être pas d'un bien haut sentiment moral, mais Matthieu n'était pas homme à pratiquer à la lettre de pareils préceptes ; son heureuse nature était faite pour lutter avec avantage contre de bien plus perfides tentations. Pendant deux ans il continua à correspondre ainsi avec son protecteur, mais celui-ci ne lui répondait pas toujours, et quand il le faisait, c'était dans le style et dans le goût dont on vient de voir un échantillon. Pendant ces deux années, Matthieu ne quitta point Paris, et M. X... n'y vint qu'une seule fois, un seul jour, quelques heures à peine. Il tomba comme une bombe dans l'atelier de la rue de l'Ouest, entra sans frapper, déranger un modèle qui posait et bouleversa sans souffler mot toutes les toiles de l'établissement. Quand il eut ainsi fureté partout et tout inspecté :

— N'avez-vous rien d'autre, dit-il ?

— Non, monsieur le président, balbutia l'artiste.

— Et c'est à cela que vous avez employé votre temps ?

— J'ai fait beaucoup d'études d'après nature, comme vous voyez.

— Et pas de tableaux d'ensemble, de compositions !

— J'ai suivi vos conseils et ceux de mes professeurs : avant de produire, j'ai voulu étudier.

— Après ?

— Je ferai ce qu'il vous plaira de m'ordonner. Si vous croyez que des compositions...

— Non.

— Ou des petits tableaux.

— Non, non.

— Alors, veuillez être assez bon, monsieur le président, pour me dire...

— Cela ne me regarde pas ; c'est votre affaire.

En prononçant ces mots, le magistrat disparut.

Matthieu le suivit jusque dans la rue, dans l'espoir qu'une dernière parole lui révélerait la pensée de son protecteur ; mais celui-ci ne retourna pas même la tête et disparut bientôt sous les ombrages du jardin du Luxembourg.

Quelques heures après, Matthieu recevait comme l'année précédente deux billets de mille francs, renfermés dans une enveloppe, mais sur le papier était tracée cette sentence :

« *Labor improbus omnia vincit.* »

Cette fois la dignité du jeune artiste ne se révolta pas outre mesure, et un léger sourire vint même errer sur ses lèvres. Paris avait-il donc altéré déjà la pureté de ce cœur naïf ? Non, mais son intelligence plus développée et son expérience plus exercée commençaient à comprendre le côté pratique des choses et à se familiariser avec les excentricités du vieux magistrat. Il n'en reprit pas moins son travail avec ardeur, étudiant le nu pour obéir aux sages conseils de l'académicien, et faisant des recherches incessantes sur l'harmonie des couleurs chez les peintres vénitiens, afin de complaire à ses propres goûts. Cette double application de ses facultés avait pour effet de

donner au jeune artiste un crayon sûr et une palette brillante; mais ce talent modeste, qui couvrait l'avenir en silence et qui s'était interdit toute expansion précoce, restait ignoré de tous et n'était pas même soupçonné de ses compagnons d'études. On le traitait de fou parce qu'il recommençait vingt fois la même figure, de mauvais camarade parce qu'il restait concentré en lui-même et ne se livrait jamais à ce que l'on est convenu d'appeler à Paris les plaisirs de jeunesse. Aux heures du travail, qui étaient nombreuses pour lui, Matthieu restait enfermé dans son atelier, et s'il n'allait pas déranger les autres sous prétexte de cigare, il ne permettait pas non plus qu'on le dérangeât; il restait des journées entières seul, en tête à tête avec sa palette. Et quand le soir venait, au lieu de courir aux estaminets ou dans les guinguettes du boulevard extérieur, comme le faisaient tous les artistes du quartier, il allait, seul encore, rêvant sous les arbres du jardin du Luxembourg ou sur le boulevard du Montparnasse pour écouter les lointains échos des orchestres de danse. Cet isolement continu n'avait pas peu contribué à augmenter la timidité naturelle du jeune homme; les quolibets des camarades, les sourires impertinents des petits modèles, les airs dédaigneux des grisettes, le faisaient douter de lui en toutes choses.

Cette nature à la fois délicate et fine, au lieu de s'épanouir comme elle eût fait au soufite vivifiant de l'amitié, s'était renfermée en elle-même, et parce que sa puissance ne s'était révélée à personne, et que personne n'avait facilité son expansion, elle se croyait privée de tous les dons et déshéritée de tous trésors intellectuels par l'influence d'une mauvaise fée. Mais cette défiance de soi, au lieu de décourager notre jeune artiste et de le plonger dans ces désespérances où s'annihilent toutes les facultés, lui inspirait au contraire une grande ardeur et une laborieuse persévérance, parce qu'elle ne lui laissait entrevoir qu'un but modeste, presque sous sa main, au lieu de ces brillantes destinées que rêve l'orgueil et qu'il n'atteint jamais.

Si le pauvre Matthieu témoignait d'une modestie et d'une réserve excessives quand il

s'agissait de son art, on peut penser qu'il en montrait davantage encore lorsqu'il s'agissait de sa personne. Bien qu'il sentit autant que pas un parler en lui le jugement et la raison, il hésitait toujours à donner son opinion et ne le faisait qu'avec toutes les précautions imaginables. Cette qualité, rare chez les jeunes gens d'aujourd'hui et particulièrement chez les artistes, aurait dû, ce semble, lui conquérir l'affection de tous ses camarades. Il n'en était pas ainsi. Parce qu'il n'était pas redouté, il n'était pas estimé, et parce qu'on n'avait pas une haute idée de ses forces, parce que sa faiblesse n'inspirait que de l'indifférence ou du mépris, on ne recherchait pas sa société, on le tournait en ridicule, on ne prenait à lui aucun intérêt, on ne lui témoignait aucune sympathie.

Parmi les habitants de la colonie d'artistes de la rue de l'Ouest, il y avait précisément à cette époque un jeune homme dont le caractère et les habitudes formaient le plus parfait contraste avec les habitudes et le caractère de Matthieu. C'était un nommé Valdroche, fort mauvais sujet, méchant, caustique et moqueur, enfant de Paris s'il en fut jamais, n'ayant reçu d'autre éducation que celle de l'atelier, n'ayant d'autres principes que ceux de l'épicurisme moderne, d'autre moralité que celle qui se plie à toutes les éventualités, à toutes les convoitises. Beaucoup de vices, un esprit vif et mordant, une facilité extrême à tout faire superficiellement, une verve intarissable enfin, en faisaient le plus gai, le plus perfide, le plus joyeux et le plus terrible compagnon qui fût dans le monde des arts, depuis les ateliers de la barrière Pigale jusqu'à ceux du boulevard des Invalides. Ajoutez à cela une vanité chatouilleuse, un orgueil immense, une assurance inébranlable, et vous aurez une idée de ce type, hélas! trop commun parmi nos artistes parisiens. Il avait une réputation immense, réputation de talent, de bravoure et d'esprit. Il faisait presque déjà école et dictait ses lois à une foule de satellites heureux de lui faire cortège pour se donner les airs d'être quelque chose. Il venait de porter le comble à sa renommée au dernier Salon, en produisant une peinture exécutée d'après un nouveau procédé

d'empatement de son invention, et par l'inauguration d'un système de réalisme qui avait, comme tout ce qui est sot et laid au monde, trouvé immédiatement une bande de fanatiques.

Matthieu et Valdroche, on le comprend, n'étaient pas faits pour s'aimer. Valdroche détestait Matthieu, et Matthieu ne se sentait aucune sympathie, au fond de son cœur simple et loyal, pour Valdroche. Celui-ci n'avait pas de raisons bien positives à donner de sa haine, mais il avait tenté les périls des concours et il avait échoué; au contraire, Matthieu venait pour la première fois, et en même temps que lui, de se présenter à l'école des Beaux-Arts, et son premier pas dans la voie sérieuse lui avait valu la grande médaille de torse académique. L'échec de Valdroche avait provoqué chez cette nature venimeuse une sorte de rage qui s'attaquait alternativement aux juges du concours et à l'élève couronné. Il est commode de nier absolument le talent que l'on ne peut pas vaincre et de récuser des juges que l'on ne peut séduire.

Valdroche avait donc rompu violemment avec l'école et les traditions académiques, pour se lancer dans une voie nouvelle, et marcher seul à travers l'excentricité et le scandale à la conquête d'une renommée. Comme il le disait lui-même, il avait fait son appel au peuple et le peuple lui avait donné ses suffrages. Il était devenu célèbre, on l'avait discuté dans les journaux, il était vengé de l'Académie. Restait à se venger de Matthieu, ce qui, la nature pacifique et modeste du jeune homme étant donnée, de-

venait passablement difficile. Tout en affectant pour Matthieu le plus profond mépris, Valdroche au fond du cœur nourrissait envers lui une secrète envie. Avait-il donc deviné chez ce timide et laborieux jeune homme plus de valeur, plus d'intelligence, plus de talent que le protégé du magistrat ne s'en soupçonnait lui-même? C'est possible; toujours est-il qu'à compter du jour de sa défaite il n'avait plus entendu parler de Matthieu sans pâlir et sans que la rage bouillonnât dans son cœur. L'orage commençait à gronder, et tout faisait pressentir aux familiers de Valdroche une prochaine et terrible explosion. Elle n'eut pourtant pas lieu, grâce à la douceur désespérante du pauvre Matthieu et à l'isolement presque absolu où il vivait. Combien de fois Valdroche, les poings fermés et l'œil en feu, ne l'avait-il pas attendu le soir, dans la cour, au milieu de ses flatteurs, pour lui jeter au passage quelque mot cruel, quelque injure odieuse et gratuite? Mais le pauvre Matthieu, comme s'il eût été averti par un secret instinct, prolongeait ces jours-là son travail et retardait sa sortie de l'atelier. Valdroche, que les plaisirs de l'estaminet ou de la guinguette conviaient ailleurs, s'impatientait d'attendre, et finissait par abandonner la place à son rival. Ainsi fut longtemps retardé un choc que l'on pouvait croire imminent. La sourde haine de Valdroche eut bientôt une nouvelle occasion de s'accroître, et son envie un nouveau prétexte pour se manifester.

A. DE BERNARD.

(REVUE CONTEMPORAINE.)

(La suite au prochain numéro.)

L'ARBRE DE NOËL (1).

« Un enfant étranger court, la veille de Noël, à travers la ville, pour voir les lumières qui sont toutes allumées.

(1) Nous donnons ici deux pièces, l'une en vers, l'autre en prose traduite de l'allemand, à l'occasion de la fête de Noël. Nous regrettons que l'abondance des matières du dernier numéro et l'obligation de terminer avec l'année la nouvelle en cours de publication, ne nous aient pas permis de les insérer pour l'anniversaire de cette solennité chrétienne.

» Il s'arrête devant chaque maison et regarde la clarté qui brille par les fenêtres. Il compte tous les arbres lumineux : tout cela lui fait bien mal.

» Le pauvre enfant pleure et dit : chaque enfant a aujourd'hui un petit arbre et des lumières, et il s'en réjouit. Moi seul, pauvre enfant, je n'en ai pas.

» Lorsqu'auprès de mes frères, j'étais à la maison, l'arbre s'allumait aussi pour moi ;

mais ici je suis oublié, ici en pays étranger.

» Personne ne me laissera donc entrer, et ne me donnera une petite place dans toutes ces rangées de maisons ; pour moi, il n'est donc pas un coin, quelque petit qu'il soit.

» Personne ne me laissera donc entrer ; je ne veux rien pour moi ; je ne veux que me réjouir à la clarté des présents d'autrui.

» Il frappe à toutes les portes, aux fenêtres et aux volets ; mais personne ne vient inviter le pauvre enfant. Là-dedans personne n'a d'oreilles.

» Chaque père ne pense qu'à ses enfants ; chaque mère leur donne ses présents, et personne ne se soucie du pauvre enfant étranger.

» O cher et saint Christ ! je n'ai ni père, ni mère, à moins que tu ne m'en serves. O toi, console-moi, puisque tout le monde m'oublie.

» L'enfant frotte ses mains engourdis par la gelée, il se renforce dans son vêtement, et il attend dans la rue, le regard fixé au loin.

» Voici que vient avec une lumière un autre enfant vêtu de blanc ; il s'avance vers lui. Quel doux son quand il lui dit :

» Je suis le saint Christ ; j'ai été autrefois un pauvre enfant comme toi ; moi, je ne t'oublie pas quand tout le monde t'oublie.

» Ma parole est pour tous, et pour tous la même ; j'offre mes trésors ici dans la rue aussi bien que dans les maisons.

» Je vais te faire luire ici, dans cet espace libre, un arbre si beau que les arbres des maisons là-bas ne sauraient l'égaliser.

» Alors de sa main, l'enfant Jésus montra le ciel, et là-haut un arbre fourmillant d'étoiles étalait ses branches nombreuses.

» Comme les lumières brillaient ! Elles semblaient si proches et pourtant si éloignées ! Comme il devint doucement content, l'enfant étranger, quand il vit son arbre de Noël.

» Il crut faire un rêve ; alors de petits anges se penchèrent de l'arbre vers lui, et l'enlevèrent dans l'espace lumineux.

» L'enfant étranger est retourné dans son pays ; il y fait sa sainte Noël ; et il y oublie facilement tout ce qu'on donne sur terre. »

MADAME E. ACLOCQUE.

(Traduit de l'allemand.)

NOËL !

A M. l'abbé BRUYÈRE, curé de Saint-Martin.

Nobles et bourgeois, prenez le missel,
Du Très-Haut chantez les louanges,
Unissez vos voix à celle des Anges,
C'est aujourd'hui qu'on fête Noël !

Entendez-vous ces chants mélodieux
Qui vont frapper les célestes portiques !
La cité sainte entame les cantiques,
Et le parfum s'élançe vers les cieux.

Devant l'autel et l'image des saints,
Pieux chrétiens, faites brûler un cierge,
Car aujourd'hui, de la très sainte Vierge,
Un Dieu naquit pour sauver les humains.

Peuples, soldats, bardes et ménestrels,
Sanctifiez vos jours par la prière ;
Qu'il ne s'élève, aujourd'hui, de la terre,
Que chants sacrés, divins et solennels.

Prêtres et rois, tombez à deux genoux,
Et dépouillez la pourpre et la tiare,
Car Jésus-Christ apparaît comme un phare,
Pour nous sauver du céleste courroux.

Nobles et bourgeois, prenez le missel,
Du Très-Haut chantez les louanges,
Unissez vos voix à celles des Anges,
C'est aujourd'hui qu'on fête Noël !

SALVADOR-TUFFET.

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Victoire! victoire! vive le colonel Ragani! A la bonne heure, voilà un succès, un de ces succès d'argent et d'enthousiasme dignes des plus beaux temps du Théâtre-Italien. *Il Trovatore* (lisez *le Troubadour*) vient tout d'un coup de porter aux nues le nom, jusqu'alors contesté, du maestro Verdi, l'unique héritier de Bellini et de son rival Donizetti. Nous n'essaierons pas d'analyser le tissu d'horreurs, d'atrocités, de monstruosités que le poète (puisque poète il y a) a trouvé l'art de condenser dans le court espace de trois heures. Les tragédies de Crébillon sont des vaudevilles comparés au noir mélodrame du signor Salvator Cammarano. Qu'il vous suffise de savoir que l'homicide, le suicide, le parricide et le fratricide s'entremêlent et se succèdent coup sur coup dans le cours de ces quatre actes afin de varier aussi agréablement que possible les émotions du public.

Mais si, du livret, nous passons à la musique, nous serons étonnés du parti prodigieux que le compositeur a su tirer de cette lugubre histoire de cour d'assises et de l'incroyable variété d'effets à l'aide desquels il réussit à en déguiser la pénible monotonie. Il y a tels morceaux où Verdi s'est élevé, on peut le dire, jusqu'au sublime, et que le maître à tous, Rossini lui-même, ne désavouerait pas.

Rendons aux artistes la justice de reconnaître que l'exécution n'a pas été au-dessous de l'œuvre. Depuis Beaucardé, le nouveau ténor, et madame Borghi-Mamo, la nouvelle tragédienne, jusqu'à l'orchestre et aux choristes, tous ont fait vaillamment leur devoir; mais les honneurs de la soirée ont été pour Graziani, jeune baryton qui ne donnait jusqu'ici que des espérances et qui, à la surprise de tous les connaisseurs, a franchi d'un seul bond tous les degrés qui le séparaient du premier rang.

La fin de 1854 a porté bonheur aux théâtres. Le grand succès de la place Ventadour a eu son écho place de la Bourse. *Les Parisiens* (sous-entendu *de la décadence*, la censure ayant cru

devoir nous épargner cette mortifiante épithète), donc *les Parisiens* tout court ont été reçus en triomphe par leurs concitoyens enchantés. Il y a un peu de tout dans ce tableau de mœurs plus ou moins fidèle: des fils de famille qui se ruinent au profit de maîtresses qui les trompent, d'usuriers qui les exploitent, et de parasites qui les grugent; des laquais qui spéculent sur la hausse et la baisse; des financiers pourris dont la conscience tourne au vent de leur ambition; des mères amoureuses de l'amant de leurs filles; des... de tout enfin. Il y a même un honnête homme, et — ce qui est très flatteur pour nous autres —, cet honnête homme unique est... parole d'honneur... un journaliste. Quel feuilletoniste, en présence d'un compliment aussi flatteur pour ses confrères et pour lui-même, pourrait hésiter à reconnaître que la pièce est pleine de talent, d'intérêt et d'esprit, qu'elle est parfaitement bien jouée par Félix, Delannoy, Lagrange, mesdemoiselles Luther et Saint-Marc, et montée par la direction avec un soin, un goût et une richesse qu'on n'avait guère jusqu'à ce jour rencontrés ailleurs qu'au Gymnase? Du reste, la presse est en ceci complètement d'accord avec le public, dont M. Barrière devient de jour en jour l'enfant gâté.

Du Vaudeville aux magasins Susse il n'y a que la rue de la Bourse à traverser. Permettez-moi donc de vous dire, avant de quitter ces parages, que ces brillantes galeries décorées de toutes les merveilles que l'art offre aux fantaisies de la richesse ont été visitées à l'occasion du premier de l'an par Leurs Majestés Impériales et qu'elles ont daigné faire choix de plusieurs objets de prix, parmi lesquels figure un magnifique bronze de Debay, le *Génie de la chasse*, dont la première épreuve avait été acquise par S. M. la reine d'Angleterre. C'était une faveur bien due à la sollicitude que met cette maison à populariser et à faire valoir les œuvres du talent.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.